

Michelle Dagenais-Pérusse
Université Laval

Pouvoir et faillite du langage dans *En attendant le bonheur*¹

Résumé

Dans *En attendant le bonheur* de Maryse Condé, la narratrice mise sur le langage pour arriver à se défaire de son complexe identitaire. Elle se rend en Afrique en espérant pouvoir engager un dialogue avec ses « ancêtres. » Pourtant, elle n'arrive pas à établir un véritable contact puisqu'elle a de la difficulté à se servir du langage et à interpréter les événements de la lutte de pouvoir dont elle est témoin. S'instaure alors un décalage entre la narratrice et la société qui l'accueille. Ce décalage empêche la narratrice de s'engager dans la société et de prendre position: elle choisit plutôt la fuite.

¹ Je tiens à remercier le Conseil de recherche en sciences humaines du Canada pour le financement qui m'a été accordé.

En attendant le bonheur, le tout premier roman de Maryse Condé, est d'abord publié en 1976 sous le titre *Heremakhonon*, puis il est ré-édité en 1988 avec son nouveau titre et quelques réaménagements de la part de l'auteure. La romancière y met en scène une narratrice guadeloupéenne, vivant en France depuis neuf ans, et qui entreprend un voyage en Afrique dans le but de renouer avec ses origines et de rencontrer ses « ancêtres ». Armée d'un contrat d'enseignante de philosophie à l'Institut national, Véronica est plongée au coeur d'un conflit entre un gouvernement autoritaire et une opposition faible, mais déterminée à contrer le pouvoir. Pour Véronica, le premier de ces deux pôles est personnifié par son ami Saliou, directeur de l'Institut et opposant du régime, ainsi que par son étudiant et ami Birame III, émule de Saliou. L'autre pôle est incarné par Ibrahima Sory, ministre de la Défense et de l'Intérieur et amant de Véronica. La question du pouvoir du langage est au coeur du roman, puisque la narratrice semble accorder une confiance absolue envers le langage, qui sera tour à tour thérapeutique, destructrice et salvatrice. Nous aborderons le langage en tant qu'outil de communication, qui peut dès lors se décliner tant en paroles, en actions, qu'en silences. Nous verrons que dans *En attendant le bonheur*, le langage – ou plutôt la difficulté éprouvée par Véronica à s'en servir – exprime l'incapacité de la narratrice à s'engager dans la lutte de pouvoir en cours, qui elle-même s'articule en grande partie autour du langage. La narratrice s'aventure alors dans un cercle vicieux puisque au même moment où la communication devient de plus en plus difficile, elle croit profondément que c'est ce qui lui permettra de surmonter son problème identitaire. Cette impasse la force finalement à quitter l'Afrique pour retourner en France.

Le langage thérapeutique

En arrivant en Afrique, Véronica souhaite régler un problème identitaire qui la tenaille depuis son enfance en Guadeloupe et qui l'empêche d'assumer pleinement sa négritude². Neuf ans plus tôt, ce problème l'a fait quitter la Guadeloupe pour la France: « je voulais fuir mon milieu familial [...], la négro bourgeoisie qui m'a faite, avec, à la bouche, ses discours glorificateurs de la Race et, au coeur, sa conviction terrifiée de son infériorité. » (Condé, 1988: 86) Cette fois-ci, elle voudrait définitivement mettre fin à son complexe. Or, elle est convaincue qu'elle pourra s'en défaire en le racontant. Elle répète à plusieurs reprises qu'elle doit relater son enfance et son complexe identitaire pour arriver à s'en guérir, c'est-à-dire renaître avec une identité dont elle sera fière. À sa première rencontre avec Saliou, le directeur de l'Institut où elle enseigne, Véronica s'étonne du désir qu'elle ressent de confier ses souvenirs d'enfance: « Pourquoi est-ce que j'ai envie de parler de tout cela à [...] mon supérieur hiérarchique dans son boubou effrangé? Sympathie? Ou au contraire comme on choisit un parfait étranger, un inconnu pour lui confier ses peines. » (Condé, 1988: 24) Rapidement détournée de l'envie de se confier à Saliou s à la suite d'un blocage, elle jette plutôt son dévolu sur Ibrahima Sory, le ministre de la Défense et de l'Intérieur, qu'elle voudrait comme confident. Dès sa première rencontre avec lui, Véronica lui dit: « Je suis une malade, monsieur le Ministre, à la recherche d'une thérapie. Je pourrais vous raconter. » (Condé, 1988: 53) En discutant avec Ibrahima Sory, l'enseignante espère engager le dialogue avec ses « ancêtres » africains et ainsi mieux comprendre son identité à

² Au sens où l'entend Aimé Césaire : « La négritude est la conscience d'être noir, simple reconnaissance d'un fait, qui implique acceptation, prise en charge de son destin de noir, de son histoire et de sa culture. » (Leiner, 1993: 163)

elle. Pour elle, le ministre représente l'Afrique d'avant la colonisation et l'esclavage, et par le fait même, d'avant le complexe identitaire. Descendant d'une grande famille qui régnait avant l'arrivée des Européens, Ibrahima Sory devient l'emblème de tout ce que Véronica recherche en Afrique: un « nègre avec aïeux. » (Condé, 1988: 132) En se liant avec lui, elle souhaite rebâtir les ponts naturels entre l'Afrique et la Guadeloupe, découvrir ses origines africaines et se réconcilier avec son passé. Elle affirme « Je suis venue pour me guérir d'un mal. [...] Nous échangerons nos enfances et nos passés. Par lui, j'accéderai enfin à la fierté d'être moi-même. » (Condé, 1988: 71) Pour elle, nul doute, la guérison de son mal-être passe par le langage.

Le langage saboté

Bien que Véronica fasse confiance au langage, sa quête se voit rapidement empêchée, ce qu'elle anticipe dès l'incipit du roman: « À présent tout se brouille et l'entreprise devient absurde. » (Condé, 1988: 19) Malgré sa prétendue confiance envers le langage, Véronica prend la liberté de l'interpréter comme bon lui semble. N'écoutant que son ego, elle demeure toujours en décalage avec la réalité. Par exemple, lorsque Saliou annonce à Véronica que Birame III a probablement été tué, la narratrice répond: « Saliou, ne soyez pas absurde! Ne divaguez pas! N'échafaudez pas de mélodrames d'un goût douteux! » (Condé, 1988: 95) Questionnant Ibrahima Sory à ce propos, Véronica décide de croire le ministre qui lui assure que Birame III est simplement en train de travailler dans le Nord. Cette version lui plaisant davantage puisqu'elle la libère de son inquiétude, l'enseignante n'émet aucun doute sur les propos de son amant. Tout au long du roman, Véronica choisit ainsi la version des faits qu'elle préfère, sans jamais chercher à savoir où

se trouve la vérité. Elle remet en question toutes les informations qui lui semblent inacceptables ou exagérées, alors qu'elle accepte sans hésiter celles qui la rassurent et qui, au fond, l'empêchent d'être en contact avec la réalité. Ce faisant, elle traverse les événements d'une façon outrageusement détachée. Dès le début du roman, alors que des militaires menacent de leurs armes les étudiants grévistes qui se sont réfugiés dans les manguiers, Véronica tourne la situation en dérision et en profite pour faire des calembours, demandant aux étudiants d'« arrête[r] d'être des mangues » (Condé, 1988: 70) puis les nommant les « étudiants-mangues. » (*Ibid.*) Pour elle, la situation n'est qu'une farce ridicule, et elle est convaincue que les militaires « bluff[ent] » (*Ibid.*) Même lorsqu'elle est arrêtée et emmenée au commissariat, Véronica reste détachée de la situation. Elle considère qu'il ne s'agit que d'une « plaisanterie de mauvais goût » (Condé, 1988: 197) qu'elle ne prend pas au sérieux. Pourtant, plus le roman avance, plus Véronica se voit confrontée à la réalité: une manifestation s'est terminée dans le sang, les permanences du Parti ont été mises à feu, et l'enseignante a été arrêtée. La narratrice tente alors d'enquêter pour comprendre ce qui se passe, en interrogeant les gens qu'elle croise dans la rue. Elle n'accorde toutefois pas confiance aux réponses de ses interlocuteurs, qu'elle qualifie de « bavardage ». Malgré son objectif d'établir un dialogue, elle nie sans raison apparente les résultats de ses recherches, considérant qu'il ne s'agit que de futilités. Ainsi, les paroles semblent toujours cacher un langage inconnu auquel Véronica n'a pas accès, une vérité sous-jacente que la narratrice n'arrive jamais à saisir, ou alors qu'elle disqualifie d'office.

Il semble que la narratrice n'arrive ni à comprendre les autres personnages, ni à saisir la situation politique, comme si, de fait, elle ne parlait pas le même langage. Certes,

nous pourrions souligner le fait que Véronica ne maîtrise effectivement pas les langues locales du pays qui l'accueille, ce qu'elle précise à diverses reprises. D'ailleurs, Saliou encourage la narratrice à apprendre le mandingue, alors qu'un soldat d'Ibrahima Sory lui indique qu'elle doit apprendre le peul. Nous pouvons voir là une manière pour chaque camp d'encourager l'étrangère à adhérer à sa façon de voir les choses et d'appréhender le réel. Or, le décalage entre Véronica et les autres est beaucoup plus profond et ne se limite pas seulement à la langue des locuteurs. Dans tous les cas, la communication se fait difficilement. D'abord, les dialogues sont construits de façon très particulière; il s'avère problématique de différencier le discours direct du flux des pensées de Véronica. Alors que les paroles des autres personnages sont introduites par un tiret, celles de Véronica ne se distinguent pas – du moins de façon typologique – du reste de la narration. La lecture du roman s'avère d'abord vertigineuse, puisque analyser les réponses des interlocuteurs reste la seule façon de savoir si la narratrice relate ses pensées ou ses paroles. Si l'interlocuteur ne répond pas, il est pratiquement impossible de trancher en faveur d'un monologue intérieur ou de paroles laissées en suspens. Les exemples de ces dialogues sont nombreux. À titre d'exemple, citons celui-ci, qui a lieu entre Véronica et Ibrahima Sory:

- Je me suis renseigné pour votre étudiant. Il a été envoyé dans le Nord avec ses camarades. Il bitumera les routes et défrichera les forêts. Cela lui donnera le temps de réfléchir.

Réfléchir à quoi? À quoi veut-on que Birame III réfléchisse? ... Il ferme les yeux.

- Les femmes sont épuisantes. Voilà pourquoi je vis à 600 km de la mienne.

De la sienne? On a beau dire qu'on a l'esprit large! Ainsi il est marié?

- J'ai été marié pendant que je faisais mes études à Paris, avec une jeune fille que j'avais vue quand j'allais étudier le Coran chez son père, un sain marabout.

Que fait-elle, cette épouse? Où est-elle?

- Dans le Nord. Sa concession est la plus belle de notre village; elle a deux fils en bonne santé. Elle est heureuse.

Oui, le bonheur comme la justice est une notion toute relative. Et lui? Est-il heureux? Il rit franchement. Décidément cet homme s'amuse beaucoup en ma compagnie.

- Moi! Je laisse aux Occidentaux la poursuite du bonheur. J'ai d'autres soucis... (Condé, 1988: 102)

Nous percevons clairement un décalage dans le dialogue, où seul Ibrahima Sory semble s'exprimer à voix haute. Les questions de la narratrice sont transcrites exactement de la même façon que ses pensées et Véronica n'emploie pas la deuxième personne pour s'adresser à son interlocuteur. Nous pouvons voir dans ce refus du discours direct la difficulté de la narratrice à engager véritablement sa parole. La construction des dialogues et la typologie portent à croire que Véronica aménage une distance entre elle et ses interlocuteurs, comme si elle souhaitait pouvoir s'éclipser de la conversation à tout moment. Elle superpose espace social et espace intime, en prenant soin de conserver les deux avenues ouvertes, sans jamais s'engager complètement ni dans l'une, ni dans l'autre. Cette posture paraît étonnante, voire paradoxale, vu l'espoir que Véronica fonde sur l'échange et le dialogue. Tout se passe comme si Véronica ne voulait pas réellement vivre parmi les gens qui l'accueillent, mais seulement les observer en passant inaperçue; prendre ce qui lui plaît, mais ne rien laisser d'elle-même. Elle affirme: « je ne suis pas venue ici pour donner, mais pour recevoir. Je vais la main tendue. » (Condé, 1988: 39) Elle souhaite seulement aller chercher ce dont elle a besoin pour repartir forte d'une identité retrouvée.

Véronica semble vivre dans une sorte de bulle où toute son attention est concentrée sur elle-même; c'est le coeur fermé qu'elle vit son épisode africain. Elle saisit le réel à travers le prisme de sa quête personnelle et c'est pourquoi sa liaison avec Ibrahima Sory, qu'elle espère être salvatrice, prend plus d'importance que la disparition de ses amis Birame III et Saliou. Centrée sur elle-même, elle espère que l'Afrique la sauvera, mais elle

ne s'y intéresse pourtant que superficiellement; elle oublie que toute communication implique un mouvement d'aller-retour entre un destinataire et un destinataire. En d'autres mots, Véronica fait fi des conventions de la conversation en tentant de contrôler, seule, une communication qui dépend d'au moins deux locuteurs. Dans *Problèmes de linguistique générale*, Émile Benveniste souligne: « la situation inhérente à l'exercice du langage est celle de l'échange et du dialogue. [...] Chaque locuteur ne peut se poser comme sujet qu'en impliquant l'autre. » (Benveniste, 1966: 25) Or, Véronica omet de s'impliquer elle-même dans la communication. Cet entêtement à rester hors d'atteinte est représentatif de la difficulté de la narratrice à avoir une prise sur le réel et à s'engager dans le présent, dans l'histoire qui se contruit autour d'elle. Elle semble simplement survoler la situation, sans en faire partie réellement.

Ce premier écueil se voit doublé par un refus d'impliquer l'autre dans la communication, qui se traduit notamment par son entêtement à ne pas écouter ce que Saliou et Birame III ont à lui apprendre sur leur pays. En effet, Véronica n'accepte pas d'entendre parler de la situation politique du pays où elle séjourne. Elle énonce clairement et à plusieurs reprises sa volonté de rester hors des conflits que vit le pays: « Je veux tout ignorer. Je le veux. Je le veux. » (Condé, 1988: 76) Il semble qu'elle s'efforce de ne pas engager de dialogue à ce sujet. Elle s'enferme dans ses propres représentations du monde en général et de l'Afrique en particulier, sans écouter ce que son expérience présente pourrait lui apprendre. Elle arrive en Afrique avec une construction mythique toute faite, une sorte d'hypothèse concernant les Africains, qu'elle cherche à confirmer à leur contact. Inévitablement, le réel se choque à l'image que la narratrice a de l'Afrique et des Africains.

Dès le début du roman, elle observe les gens qu'elle rencontre avec une sorte de curiosité anthropologique, sans omettre de souligner un certain nombre de clichés qu'elle se plaît à retrouver. À sa sortie de l'aéroport, elle énumère ce qu'elle voit de son taxi : « des femmes qui font la queue à la fontaine, bébé au dos. Des hommes qui dorment sur des pliants devant leurs cases en banco, mal assises sous leurs toits de paille. » (Condé, 1988: 20) Et elle prend la peine de préciser : « Images déjà aperçues dans les catalogues offrant [...] la découverte de la 'vraie Afrique'. » (*Ibid.*) Un peu plus tôt, elle décrivait un marabout mandingue aperçu dans un atlas illustré; ses points de comparaison sont principalement tirés de livres d'images. Lorsqu'elle rencontre Saliou, le premier avec qui elle fait connaissance en Afrique, elle s'étonne avec mépris : « D'où sort-il celui-là? Grand, maigre, un peu l'air d'un échalas dans son boubou vert pâle. [...] On n'aurait jamais cru un agrégé d'histoire. » (Condé, 1988: 21) D'ailleurs, il faudra une dizaine de pages avant que celui qu'elle appelle l'échalas mérite que l'on connaisse son nom. Entre temps, sa femme Oumou Hawa s'est vue comparée à « la gazelle noire célébrée par le poète. » (Condé, 1988: 22) Ainsi, dès le début, le roman reconduit nombre de préjugés, bien que la narratrice prétende se tenir à l'écart d'un tel discours. À de multiples reprises, elle nomme un cliché et, tout en affirmant qu'il faut s'en méfier, elle y adhère. Elle remarque par exemple à propos de Saliou : « Il a un beau sourire. Des dents arrondies et très blanches. Attention! Se méfier des clichés : le nègre aux dents blanches. Enfin tout de même, il a vraiment les dents blanches. » (Condé, 1988: 26) Obnubilée par l'idée qu'elle se fait de l'Afrique et des Africains, Véronica n'arrive tout simplement pas à saisir le réel qu'elle côtoie pourtant quotidiennement. Emmurée dans ces représentations, il n'est pas étonnant que Véronica

s'intéresse si peu à la situation politique. Saliou, découragé du manque d'intérêt de son amie pour sa cause, lui dit: « Votre incompréhension de la situation de ce pays est navrante. Et votre indifférence... [...] J'aimerais vous amener à comprendre. Savez-vous combien de prisonniers politiques il y a dans les prisons? » Ce à quoi elle répond: « Ah, parlons d'autre chose. Ces soucis-là ne sont pas les miens. » (Condé, 1988: 71-72) Véronica veut définitivement rester en dehors du débat politique, même si tous ceux qu'elle côtoie y sont personnellement engagés, d'un côté ou de l'autre. En fait, le climat politique, le combat des pays africains nouvellement indépendants, le socialisme africain, tout cela ne la concerne que très peu. Elle croyait pouvoir engager le dialogue avec ses ancêtres, mais elle trouve à la place une société en mouvement, non seulement qui a beaucoup changé mais qui vit une période particulièrement mouvementée. Elle reproche à Saliou d'effacer trois siècles et demi d'histoire lorsqu'il l'appelle sa soeur, alors que c'est plutôt elle qui s'imaginait retrouver une Afrique inchangée et immuable malgré ces trois siècles et demi qui se sont écoulés.

Ibrahima Sory, quant à lui, refuse de répondre au besoin de Véronica de se confier, ce qui n'aide pas Véronica dans sa quête. Pourtant, la première fois que le ministre envoie chercher l'enseignante, un militaire lui annonce: « Monsieur le Ministre aimerait parler avec vous. » (Condé, 1988: 50) Contrairement à ce qui est annoncé, Véronica et le ministre ne parlent presque jamais. Leur relation dépasse rarement la dimension charnelle, ce qui ne manque pas d'exaspérer Véronica. Elle se heurte sans cesse au silence de l'homme politique. Invitée chez le ministre, la narratrice se met à parler de son enfance mais doit vite se rendre à l'évidence : ce qu'elle raconte n'intéresse pas son hôte, qui l'interrompt pour lui

montrer sa chambre. Elle constate: « Coupée net, ma tentative de confession. » (Condé, 1988: 64) En réponse au babillage incessant de l'enseignante, Ibrahima Sory n'a que son silence à offrir. Or, le silence est une forme de langage que Véronica ne connaît pas. Ne sachant interpréter le silence de l'homme de pouvoir, elle se borne à croire qu'il est possible de bâtir une relation viable avec lui. Pourtant, le silence du ministre trahit sa façon de voir leur relation chimérique, dont il ne retire qu'une satisfaction sexuelle. Son silence lui permet également de conserver son ascendant sur Véronica, qui s'entête à espérer plus de la part de son amant. Ainsi, Véronica n'arrive pas à communiquer avec les locaux; elle ne saisit ni leur langage, ni les événements dont elle est témoin. Se faisant, elle se confîne à son statut d'étrangère. Elle-même explique: « Moi je suis, dans tout cela, comme un cheval avec des oeillères, qui ne voit point la campagne autour de lui. » (Condé, 1988: 94) De cette situation naît une incompréhension grandissante au fil du roman, que Véronica tentera en vain d'atténuer vers la fin. En effet, elle cesse alors de s'enfermer dans les réflexes qu'elle reconduit depuis le début, atteignant une lucidité nouvelle. À propos d'Ibrahima Sory, elle en vient à constater : « J'accepte son silence parce qu'il n'y a rien à dire. Plus exactement, j'ai compris qu'il n'y a rien que nous puissions dire qui ne finisse par nous diviser. Et que la seule forme de dialogue est celle dont, plus sensé en quelque sorte, il se satisfaisait. » (Condé, 1988: 220) Elle est alors en mesure de comprendre qu'il était vain de tenter de dialoguer avec ses ancêtres à travers Ibrahima Sory, ce qu'elle aurait probablement pu déceler à travers le silence du ministre. Par son silence, Ibrahima Sory exprime à sa façon qu'une véritable relation entre Véronica et lui ne saurait exister, ce que la narratrice n'a d'abord pas voulu reconnaître.

Le langage retrouvé

L'événement qui bouscule définitivement le comportement de Véronica est l'annonce radiophonique de la mort de Saliou, prétendument suicidé dans sa cellule. À la suite de cet avis, la narratrice arrive enfin à formuler une certitude et à se faire une opinion fondée par rapport à ce qui se passe : « Je n'y *crois* pas. Saliou n'était pas un lâche. Ou alors, et c'est la vérité, je le sens, de toute mon intuition, ils l'ont tué et ont choisi de camoufler sa mort en suicide [...] Qu'on ne vienne pas me raconter que je n'ai pas de preuves. Des preuves je n'en ai que faire. Des preuves, cela se fabrique. » (Condé, 1988: 237-238) Elle conclue en déformant la fameuse phrase de Descartes : « *Je sens, donc je sais.* » (*Ibid.*) Comme dans toute lutte de pouvoir, il semble que l'important ne soit pas de détenir la vérité, mais bien d'avoir le contrôle du langage, d'arriver à communiquer *sa* vérité et à la faire passer pour la seule qui soit valable. En ce sens, Ibrahima Sory réussit longtemps à maintenir Véronica dans l'ignorance. En fait, toute lutte de pouvoir est avant tout une lutte pour et par le langage, qui vise notamment gagner la crédibilité nécessaire afin de s'en servir pour arriver à ses fins. Michel Foucault, dans *L'ordre du discours*, souligne : « le discours n'est pas simplement ce qui traduit les luttes ou les systèmes de domination, mais ce pour quoi, ce par quoi on lutte, le pouvoir dont on cherche à s'emparer. » (Foucault, 1971: 12) Pour acquérir et conserver le pouvoir, il ne suffit pas de se servir du langage, il importe aussi d'arriver à se faire servir par le langage, à le manier de sorte qu'il exprime une façon bien particulière de voir le monde. Avec une grande lucidité, Véronica explique: « la vérité est dans l'oeil qui regarde. Non dans la chose regardée. » (Condé, 1988: 124) Lorsque Véronica apprend la mort de Saliou, elle fait enfin preuve de

bonne volonté et laisse tomber ses oeillères, prête à confronter la réalité. Elle a dorénavant accès à un versant du langage qu'elle ignorait auparavant. Au-delà des simples énoncés, elle arrive à interpréter ce que l'énonciation révèle. Alors que l'énoncé semble simplement aviser la population du suicide d'un prisonnier, Véronica comprend qu'il s'agit là d'un avertissement destiné aux autres opposants du régime, visant à les décourager d'emprunter la voie de la contestation et de la révolte. Le véritable message communiqué par la radio n'est donc pas que Saliou est mort, mais que Saliou a tout perdu dans sa tentative de contrer le pouvoir: il a perdu sa vie et son honneur, puisqu'il passe pour un lâche. Camoufler le meurtre de Saliou en suicide permet au gouvernement de reprendre le contrôle de la situation. Par cette démonstration de force, le gouvernement montre le pouvoir que lui attribue le langage, puisque celui-ci lui octroie le contrôle de l'histoire et la liberté d'écrire ce qui deviendra la version officielle des événements. La mort de Saliou permet donc à la fois de reprendre le pouvoir par le langage, mais également l'inverse, puisque le gouvernement étouffe toute rumeur menaçant sa suprématie en muselant l'opposition. À ce titre, notons que Véronica s'étonne que Saliou, si chétif, puisse être menaçant pour le gouvernement. Elle ne comprend pas que Saliou ne combat pas physiquement, mais sur le plan des idées. Saliou incarne en quelque sorte le pouvoir de l'intellectuel, et la façon dont le gouvernement s'y prend pour le faire taire montre qu'il détient bel et bien un certain pouvoir par son langage: « cela veut dire que cela en valait la peine, qu'il avait une dimension, un poids que je n'ai jamais soupçonnés, aveuglée par la médiocrité de son mode de vie et le peu d'éclat de sa personne. » (Condé, 1988: 238) C'était également le cas de Birame III, tué pour avoir tenu des propos discréditant sur le gouvernement en public et

pour avoir refusé de renier ses idéaux, non pour avoir commis des gestes visant à renverser le régime.

Confrontée à la mort de son ami, Véronica espère une réaction de constestation en ville et décide : « S'ils sortent, je me joindrai à eux [pour protester]. J'ai trop lanterné. Ergoté. Je jouais mon petit saint Thomas. Je répétais : des preuves, je veux des preuves. Assez de bavardages. Je me joindrai à eux. J'ai trop perdu de temps. » (Condé, 1988: 239)

Il est intéressant de souligner que la narratrice oppose le « bavardage », à l'action de descendre dans la rue et se joindre à d'éventuels contestataires. Quoiqu'elle soit enseignante de philosophie, il semble que dans un contexte de lutte de pouvoir, elle fasse davantage confiance aux actions qu'au langage. Ceci dit, elle saisit enfin la situation politique, du moins en partie, et elle peut donc concevoir s'engager dans le présent. Une meilleure compréhension du langage et de tout ce qui y est implicite lui permet de prendre position, bien que ce soit tardivement. Toutefois, il faudrait modérer l'importance de cette prise de position, puisque Véronica quitte l'Afrique peu de temps après, préférant fuir que tenter de changer la situation. La quatrième de couverture du roman indique: « c'est pour ne pas avoir à choisir entre l'amour et l'amitié, entre deux visions de l'Afrique, que Véronica choisit la fuite... » Quoiqu'elle arrive enfin à comprendre la situation politique et, surtout, à comprendre le rôle de son amant dans cette lutte, Véronica ne supporte pas cette réalité et décide de partir, puisqu'elle en a la possibilité.

En guise de conclusion, nous voudrions rappeler le lien que Sartre établit entre la parole et l'engagement dans *Qu'est-ce que la littérature*. Il écrit: « L'écrivain « engagé » sait que la parole est action: il sait que dévoiler c'est changer et qu'on ne peut dévoiler qu'en

projetant de changer. » (Sartre, 1948: 30) Nous avons montré que dans *En attendant le bonheur*, Maryse Condé met en scène une narratrice qui espère utiliser le langage pour se sauver, alors qu'en vérité elle arrive très mal à s'en servir, à le comprendre, et à en saisir l'essence. La position de Véronica face à la prise de parole s'avère paradoxale: elle est à la recherche d'un contact mais sabote toute opportunité d'en établir un. Elle pose des questions sans écouter les réponses et elle observe sans voir, toujours en décalage avec sa réalité. Dès lors qu'elle réussit un peu mieux à cerner le langage et surtout la lutte de pouvoir qui y est rattachée, Véronica peut enfin prendre position et devenir adulte dans cette société qui n'est pas la sienne.

Bibliographie

BENVENISTE, Émile (1966). *Problèmes de linguistique générale*. Paris, Gallimard, 1966.

CONDÉ, Maryse (1988). *En attendant le bonheur (Heremakhonon)*. Paris, Robert Seghers, 1988.

FOUCAULT, Michel (1971). *L'ordre du discours : Leçon inaugurale au Collège de France*. Paris, Gallimard, 1971.

LEINER, Jacqueline (1993). *Aimé Césaire: le terreau primordial*. Narr (Allemagne), Tübingen (Coll. Études littéraires françaises), 1993.

SARTRE, Jean-Paul (1948). *Qu'est-ce que la littérature?* Paris, Gallimard (Coll. NRF Idées), 1948.

Michelle Dagenais-Pérusse a terminé un baccalauréat en littératures française et québécoise. Elle est présentement étudiante à la maîtrise en études littéraires à l'Université Laval (Québec). Elle travaille sur l'oeuvre de Fatou Diome.